

bâtiments romains. Il aborde systématiquement ce que les sources littéraires ou épigraphiques romaines ont mentionné, et que les architectes et archéologues notent de plus en plus souvent, à savoir les distorsions entre projet et plan initial d'une construction, malfaçons dues à la mise en œuvre, aux mauvaises études des matériaux utilisés ou des fondations, voire des sols. Ces faits auxquels l'architecture est confrontée depuis toujours sont ici systématiquement inventoriés, tant à partir des textes que des chantiers archéologiques. Enfin, deux articles abordent le thème de la *domus* et des *praedia*. Renaud Robert et Anca Lemaire reprennent la question du double atrium, ou du grand atrium et de l'*atriolum* dans la mesure où, de Cicéron à Pline le Jeune au moins, la fonction de la maison, le mode de réception, le cheminement somptueux vers le péristyle ont évolué, traduisant des choix délibérés de la part de l'aristocratie ou des « bourgeoisies municipales ». Là encore se pose comme fil conducteur à plusieurs des articles de l'ouvrage la question des commanditaires, des artistes (l'architecte Diphile pour la villa de Quintus Cicéron) et ateliers, de la circulation des modèles, et de la chronologie et géographie des influences, voire de l'adaptation à la topographie ou aux moyens du propriétaire lorsqu'on supprime le *tablinum* par manque de place ou que l'on renonce au second atrium faute de place pour un espace prestigieux. Adaptation au lieu, innovation, soucis économiques que l'on retrouve chez Pierre Excoffon qui étudie un vivier de Fréjus, lieu de stockage temporaire ou structure d'élevage pérenne. Julien Dubouloz clôt avec maestria ce bel ouvrage. L'État est intervenu, prudemment et sans grand enthousiasme, dans la circulation des biens lorsque ceux-ci étaient un enjeu assurant des sûretés réelles susceptibles d'être saisies. Les aristocraties ont eu le souci d'accumuler ou de maintenir des patrimoines car ceux-ci étaient le gage de leur position sociale et économique, tant locale qu'au sommet de l'État.

Jean-Pierre VALLAT

Ian HAYNES, *Blood of the Provinces. The Roman Auxilia and the Making of Provincial Society from Augustus to the Severans*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XVIII-430 p., 49 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965534-2.

Le monde des troupes auxiliaires constitue un ensemble fascinant dans l'Empire romain. Ces milliers d'hommes qui ont été recrutés dans les provinces pour servir dans l'armée romaine en appui aux légions et qui ont été dispersés – ou non – aux quatre coins des frontières ont représenté une force importante dans la conception de la défense et un moteur d'unification des modes de vie au-delà des ethnicités d'origine. Aussi l'ouvrage qui vient de paraître semblait par son sous-titre développer cette dernière option, la part prise et le rôle joué par les soldats auxiliaires dans la vie provinciale. En réalité cet aspect est réduit au rôle des vétérans alors que la participation évidente des soldats en poste dans le concret quotidien des régions de garnison est rarement évoquée. Autre élément du titre qui surprend un peu : *Blood of the Provinces*, j'aurais ajouté « but Blood for the Provinces ». Ce que défendent les troupes sur les différents *limites*, ce sont les provinces elles-mêmes, et ces troupes sont composées de soldats venant de partout, dirigées par des officiers venant de partout : sous le Principat progressivement, dans le cadre du processus d'intégration y compris des élites dans les noblesses d'Empire, ce ne sont plus des « étrangers » qui

servent au bénéfice des Italiens, mais des provinciaux qui défendent leur propre territoire avec des chefs issus eux aussi des provinces (ou d'Italie mais sans exclusive). Que signifie le terme « Rome » qui personnifie une autorité abstraite au fil du livre ? Il demanderait une définition épistémologique. – Si nous examinons le contenu de cet ouvrage touffu, nous trouvons une synthèse approfondie de tous les aspects d'une étude militaire : la place des *auxilia* dans l'organisation de l'armée, avec une attention précise portée aux évolutions chronologiques de la fin de la République aux Sévères, les problèmes multiples posés par le recrutement, local, ethnique, ici aussi dans une perspective chronologique, une étude de certains campements comme Doura-Europos ou le Mons Claudianus, une description de la vie quotidienne où les données issues des tablettes de Vindolanda interviennent, un chapitre consacré à la religion, un autre à l'équipement et l'armement, la question de la latinisation et de l'alphabétisation, et le rôle des vétérans. La principale caractéristique de la rédaction est le faible recours à la comparaison des données et à la mise en série. En effet, pas un seul tableau ou liste ne permet d'envisager des ensembles documentaires : liste de recrutement par exemple, liste de composition des familles d'après l'épigraphie et les diplômes, cartes des déplacements à travers le territoire, troupes maintenues « chez elles » ou envoyées au loin, que sais-je ? L'auteur travaille par exemples mis en évidence sans que l'on puisse réellement se rendre compte si ces exemples sont issus de bases de données substantielles ou choisis pour une représentativité commode : on rencontre Chariovalda (p. 115) pour la question des troupes ethniques occasionnelles mais non Chumstinctus et ses Nerviens. Or la documentation est immense et aurait pu déboucher, à propos de thèmes sélectionnés, d'après une définition claire de la problématique abordée, et une sélection fine des données explicitement exposée, sur une argumentation serrée et construite. Par ailleurs les notes regorgent davantage de travaux modernes (anglo-saxons de préférence) que de sources. La variété des sujets traités, la dispersion géographique des exemples et le peu de références documentaires ne permettent guère d'approfondissement ultérieur. Certaines questions restent sans réponse comme, par exemple, comment fonctionnait le recrutement dans le cas de troupes à deux ethnies : ethnies proches, ou aléatoires ? Je pense aux *Morini et Cersiacci*. On peut au demeurant s'interroger sur le degré de contextualisation que l'auteur a accordé à ses exemples. Je prendrai deux cas que je connais par ailleurs. Dans la rubrique consacrée aux cultes, on constate que la description des dévotions des soldats manque de prise en considération du fonctionnement de la religion civique dans les cités d'où proviennent les soldats. Les pages sur Hercule Magusanus (p. 232-235) et sur les divinités « d'origine » honorées dans les lieux de garnison (p. 230-232) montrent une ignorance de la notion de religion poliade et du rôle des élites dans la constitution des panthéons civiques. Les soldats pérégrins sont toujours présentés comme issus d'un monde « tribal ». Haynes parle des Bataves comme d'une « local tribe ». C'est faux. Les provinces sont divisées en *civitates* qui régissent la vie administrative et religieuse de leur territoire ; les pérégrins comme les citoyens vivent dans un monde organisé qui n'est plus tribal. Lorsque Haynes évoque un de leurs magistrats (*CIL* XIII 9771), non seulement il copie inexactement le poste « *sumus magistrates* », mais il le ramène à un état tribal sans savoir que la situation d'un magistrat unique au début de l'Empire a, en de nombreux endroits des Gaules, précédé la situation à double magistrature sans que cela ramène la *civitas* explicitement exprimée

dans l'inscription à un stade « tribal ». Il apparaît clairement aussi que la notion d'*interpretatio* est mal comprise, que l'homogénéité des panthéons recréés ne distingue pas, comme le suggère l'auteur, entre dévots « romains » (*i.e.* devenus citoyens romains) et pérégrins « non-romains » qui auraient chacun leurs dieux propres ; par ailleurs le rôle de l'armée romaine dans ces processus religieux est largement surévalué quand on imagine que, dans le « grand sanctuaire » batave d'Empel, ce seraient les soldats qui auraient introduit la pratique votive. L'auteur semble également ignorer le rôle du sanctuaire en tant que « central place » de l'époque de l'indépendance ainsi que son rôle et celui d'Hercule Magusanus dans le processus d'ethnogenèse des Bataves, processus entièrement aux mains des élites bataves avant et après la conquête. Si réellement ce ne sont pas les élites locales qui ont introduit ce rituel du vœu dans les règles de fonctionnement religieux de leur *civitas*, se poserait alors la question de savoir comment la pratique votive, si unanimement répandue dans l'ensemble des territoires sous domination romaine, s'est introduite dans les régions sans occupation militaire. On pourrait revenir aussi sur les divinités féminines honorées en nombre par les troupes issues de Germanie inférieure et dont l'auteur extirpe deux cas pour en faire une exception qu'il tente de justifier (p. 231) sans percevoir la caractéristique germanique commune à ces dévotions. Les questions d'onomastique, divine ou humaine, ne sont pas creusées et la bibliographie ne révèle même pas l'étude qu'Anthony Birley a consacrée aux anthroponymes attestés à Vindolanda. Ailleurs, à propos de la question de l'alphabétisation, Haynes (p. 335) rejette sans argumentation valable l'interprétation des sceaux retrouvés en nombre sur les sites, notamment religieux, comme le signe d'un usage des tablettes d'écriture et notamment des tablettes de *nuncupatio*. Il ne « croit » pas à cet indice d'alphabétisation et de romanisation car il imagine que les sceaux servaient à sceller des sacs de monnaie. On aimerait davantage qu'une opinion personnelle de collègue pour asseoir cette curieuse hypothèse : en effet, cela impliquerait notamment que les dévots jetaient dans les sanctuaires des sacs de monnaie plutôt que de pratiquer la *iactatio stipis* bien avérée en de nombreux endroits. Quant à la latinisation, il faut bien qu'elle se soit répandue, grâce ou non à l'armée romaine, pour que les invasions germaniques aient trouvé devant elles une population latinisée qui a latinisé les conquérants. – Au total donc, un ouvrage très riche mais qui ne comblera pas les attentes de ceux qui voudraient disposer d'une étude précise et rigoureuse des troupes auxiliaires dans un cadre déterminé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel REDDÉ (Ed.), *De l'or pour les braves ! Soldes, armées et circulation monétaire dans le monde romain*. Actes de la table ronde organisée par l'UMR 8210 (AnHiMa) à l'Institut national d'histoire de l'art (12-13 septembre 2013). Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 287 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 69). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-117-1.

Cet ouvrage collectif est issu d'une table ronde organisée en 2013, en vue « d'examiner la manière dont les soldats étaient payés, de la République à l'Antiquité tardive,